

Charles DE VILLERS

*Isulte et Lénoncourt,
ou Les preux Chevaliers*

Texte édité par Nicolas BRUCKER

Université de Lorraine,
Centre de recherche ÉCRITURES,
57000-Metz, France

Courriel : nicolas.brucker@univ-lorraine.fr

Edition réalisée à partir du manuscrit conservé à la Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg Carl von
Ossietzky, Von-Melle-Park 3, D-20146 HAMBURG

Réf. *Nachlaß Charles de Villers*, NV : 1

PRÉSENTATION

Villers et le théâtre

Le fonds Villers de la Bibliothèque nationale et universitaire de Hambourg conserve trois œuvres théâtrales de Villers, sous la forme de manuscrits autographes : *Isulte et Lénoncourt*, *Les Frères rivaux* et *Ajax, fils d'Oïlée*. Les deux dernières pièces, dénommées tragédies, sont datées respectivement de 1787 et de décembre 1791. Seule la comédie héroïque *Isulte et Lénoncourt* est sans date. Hormis ces trois pièces, un autre texte important est conservé dans ces mêmes archives. Il s'agit d'un *Abrégé des principes les plus nécessaires pour jouer la comédie en société*. Daté de 1784, il comprend 12 feuillets d'épais papier 22x35cm cousus ensemble de façon à former un cahier de 48 pages, divisées en deux colonnes et écrites d'un côté seulement. La pliure centrale, les traces d'usage prouvent qu'il a été beaucoup manipulé. Cet abrégé est un extrait de l'*Art du Théâtre* de François Riccoboni (1750), qui était dans le second XVIII^e siècle le manuel des théâtres de société. Il y a fort à parier qu'*Isulte et Lénoncourt* date de la même époque.

Charles de Villers, né à Boulay le 4 novembre 1765, fils d'un receveur des finances du duc de Lorraine, aîné de onze enfants, demeure jusqu'à ses vingt ans entre Metz et Boulay, entre Moselle et Nied : d'abord élève des bénédictins rue de la Chèvre à Metz, puis à l'École royale d'artillerie de la même ville, il reste pendant toute cette période en étroite relation avec la société boulayoise. Or à Boulay plusieurs théâtres existent. Le plus fastueux est sans nul doute celui de la famille de Bony de Laverne.

Le théâtre à Boulay

Le témoignage du baron Guisbert d'Huart (1835-1891), petit-fils du comte Ferdinand de Bony¹, renseigne de manière précise sur l'état du théâtre à Boulay au milieu du XIX^e siècle². L'hôtel des Bony de La Vergne comportait une salle de spectacle, située au rez-de-chaussée d'un pavillon, qui fermait la cour centrale sur un côté. Selon Huart, le comte Ferdinand avait effectué des travaux considérables dans son hôtel pour lui donner confort et agrément. Il ne précise pas si ces travaux ont également concerné la salle de spectacle. Dans tous les cas, il est vraisemblable que cette salle existait antérieurement aux restructurations conduites au XIX^e siècle, et que Huart pouvait contempler vers 1850 un théâtre proche de l'état existant avant la Révolution.

La salle de spectacle pouvait contenir 300 personnes. Elle était complète et avait tous les accessoires, machines et décors nécessaires : trappes, toiles, orchestre, loges d'acteurs, rien n'avait été oublié. Souvent elle s'éclairait pour de véritables représentations, car mon grand-père, à la demande du maire, la prêtait volontiers aux acteurs de passage. Le public entraînait alors par une porte cochère ouvrant au fond d'une impasse et que surmontait un écusson de pierre portant les trois besans de Bony.³

E. Bégin a sur la question un autre point de vue. Dans la notice qu'il consacre à l'écrivain en 1839 dans la revue *L'Austrasie*, il fait mention du théâtre des Anthoine⁴, et situe là l'activité dramatique de Villers.

Chaque année, Villers passait un semestre à Boulay, petite ville alors très agréable, animée par une garnison de cavalerie, et par une foule de personnes remarquables sous le rapport des dons de l'esprit ou des autres qualités sociales. (...) Un théâtre d'amateurs s'était organisé sous sa direction ; M. Anthoine, lieutenant-général du bailliage, avait consacré sa grange à cette administration dramatique, et l'on jouait *le Cid*, *le Joueur* [de Regnard], *la Partie de Chasse de Henri IV* [de Collé], *la Gageure imprévue* [de Sedaine], *le Directeur dans l'embarras* [de Dubuisson], etc. ; Villers tenait les rôles à caractère et ceux des jeunes premiers ; madame Anthoine jouait les héroïnes et tous les grands premiers rôles.⁵

Grange des Anthoine ou hôtel de Bony ? Bourgeoisie ou noblesse ? On conçoit que Villers pouvait appartenir à l'une et l'autre de ces sociétés, et qu'il assurait peut-être même le lien entre le plébéien Anthoine et l'aristocrate Bony. Déjà ce rôle d'intermédiaire qu'il jouerait plus tard sur une plus grande échelle.

¹ Ferdinand-Ernest-Alexandre, comte de Bony de La Vergne [ou Lavergne] (1769-1860).

² Paul BAJETTI, « Les comtes de Bony de Lavergne », *Cahiers des Pays de la Nied*, juin 2004, n°41, p. 29-38.

³ *Id.*, p. 35.

⁴ François Nicolas Anthoine (1758-1793), lieutenant général du bailliage de Boulay, en 1789 député du Tiers-État, puis maire de Metz et député de la Convention nationale.

⁵ *L'Austrasie. Revue du Nord-Est de la France*, 4^e vol., Metz, Verronnais, 1839, p. 83-84.

Le théâtre de société

Répondant à la fois à un usage social et à une expression artistique, le théâtre de société est un théâtre à part entière, avec son répertoire, ses codes, ses usages. Qu'elle soit créative, par la parodie qui exerce sur le théâtre public une visée critique, ou mimétique, par le réemploi de genres, situations, caractères ou intrigues, la scène privée se veut avant tout une scène au second degré : elle recrée à l'échelle d'un cercle de particuliers les conditions de la représentation des grandes scènes parisiennes. Elle accomplit par là le désir de se donner un théâtre à soi, avec sa troupe, ses règlements, son organisation. Pour y parvenir, elle fait subir au théâtre officiel certaines opérations de transformation : personnalisation (adaptation au contexte ou aux circonstances), réduction (simplification des intrigues, raccourcissement), neutralisation (respect des bienséances). La translation du public au privé est rendue possible par l'investissement d'écrivains amateurs, authentiques théâtromanes. « Le théâtre privé permet à l'amateur, jusque-là réduit à la fonction de connaisseur, d'exercer activement sa passion, en écrivant, en jouant et en faisant jouer, c'est-à-dire d'entrer en concurrence avec les professionnels de l'écriture, de l'entreprise théâtrale et de l'art dramatique », indique M.-E. Plagnol⁶.

L'originalité n'est pas au nombre des valeurs de ce théâtre. La sérialité est de règle. Pour autant, la dimension créative n'en est pas absente, non dans l'invention – les canevas se copient les uns les autres – mais dans la pratique théâtrale, qui est à la fois mise en œuvre au sein de la représentation et réception par le public.

Le théâtre de société éduque le spectateur, il permet à un groupe social de se retrouver autour d'une création commune, et de communier avec les assistants à travers l'expression littéraire. Il fait vivre les solidarités communautaires à l'intérieur d'une classe donnée.

Argument

Le comte Geoffroy de Créange, pourtant allié du comte de Boulay, a envahi les terres de ce dernier, et mis le siège devant sa ville. La pièce commence par le dialogue d'Isulte, fille d'Oalde, comte de Boulay, avec sa confidente Albertine. On apprend que parmi les vassaux de Geoffroy figure un chevalier de Lénoncourt, à qui Isulte dans un tournoi donna naguère ses couleurs, et à qui depuis ce temps elle voue un secret amour. Fait prisonnier, Lénoncourt, qui a su cacher son nom, est introduit dans les appartements d'Oalde. Ce dernier, qui s'est fait une opinion défavorable de son ennemi, ne parvient pas à obtenir de l'inconnu qu'il lui révèle son identité ; mais ce qu'on lui raconte de sa conduite généreuse lors des combats le porte à lui témoigner son amitié, et, plus encore, à l'adopter comme son fils. Il finit par relaxer son prisonnier, qui en remerciement lui révèle le plan d'attaque de Geoffroy. Dans l'intervalle des deux actes se déroulent les combats. Le second acte fait assister à un retournement de situation : Oalde de vainqueur devient vaincu, il est désormais au pouvoir de Lénoncourt. C'est alors seulement qu'il apprend de la bouche de ce dernier et son identité et l'amour qu'il nourrit pour sa fille, amour partagé, mais amour désormais interdit : le sort qui a fait d'Oalde un sujet rend toute alliance impossible. Mais une nouvelle péripétie semble devoir tout remettre en question. Alors que les soldats, livrés à eux-mêmes, pillent la ville, des hommes d'Oalde surprennent Geoffroy et lui livrent un combat acharné. Celui-ci, rejoint par l'intrépide Lénoncourt, se débarrasse cependant de ses assaillants. Quand il entre enfin en scène (II, 10), il veut se montrer magnanime, mais trouve en face de lui un Oalde inflexible qui l'accable de son mépris, lui reprochant d'avoir agi en contrevenant aux accords diplomatiques, aux règles de la guerre, et aux lois de l'honneur. Le différend entre les deux hommes doit se vider par un duel. Ils sortent donc, pendant qu'Isulte, dévorée d'angoisse, décourage les avances empressées de son amant. Coup de théâtre : le vieux Oalde a battu l'arrogant Geoffroy, et lui a donné une leçon de générosité en lui rendant son arme. Les yeux du fauteur de trouble s'ouvrent enfin : le voilà retourné, il comprend ses erreurs et veut les réparer. Le dénouement, dans une belle unanimité des cœurs, assure à Isulte et Lénoncourt un avenir radieux ; leur amour est béni par les deux seigneurs réconciliés.

La pièce déploie le thème héroïco-tragique du conflit entre l'honneur et le désir, la guerre et l'amour. Héros partagé entre ce qu'il doit aux uns et aux autres, Lénoncourt est mis à l'épreuve au gré des rebondissement successifs. Au cours de la pièce, on compte deux péripéties successives : un premier retournement de fortune au gré duquel Lénoncourt, d'abord prisonnier d'Oalde, se retrouve en position d'imposer ses lois à ce dernier ; un second coup de théâtre, à la suite du duel entre Oalde et Geoffroy, rétablit le premier dans ses prérogatives de seigneur et maître. Isulte est mise à la torture par ces péripéties

⁶ Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, *Le théâtre de société : un autre théâtre ?*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 280.

qui tantôt condamnent son amour, tantôt compromettent son père. Car c'est aussi, et peut-être d'abord une pièce sur l'amour filial : la dévotion que manifeste Isulte pour son père est conforme au goût de l'époque pour un pathétique éloquent ; mais Lénoncourt lui aussi trouve en Oalde un père, et, fort de ce titre que celui-ci lui a permis de lui donner, « ce nom si doux » (I, 6), ne manque pas une occasion de lui rappeler cette filiation adoptive. Enfin Geoffroy, qui avoue n'avoir pas d'enfant, se propose à son tour de servir de père adoptif à la fois à Isulte et à Lénoncourt.

Sources historiques

Située en 1450, en un « temps d'anarchie, où le trouble règne de toutes parts » (II, 10), l'action met en scène des personnages aux noms historiques certes, mais éloignés de plusieurs siècles, selon une norme littéraire ancienne qui ne gêne aucunement la vraisemblance. Oalde a vécu au XII^e siècle. C'est même un des premiers noms qu'on puisse rattacher à l'histoire de Boulay : quand Robert de Lorraine rechercha en 1136 l'alliance de Démonde, fille héritière d'Oalde, et que trois ans plus tard les Boulageois gagnèrent sous les murs de la ville une grande bataille contre les Messins. Le titre de comte dont Villers gratifie Oalde est d'ailleurs contesté par Dom Calmet, qui dans sa *Notice de la Lorraine*, dit n'en avoir trouvé aucune attestation⁷. Autre personnage : Lénoncourt. C'est, toujours selon Calmet, « une des plus anciennes [maisons] de Lorraine, ou même la plus ancienne » ; il la fait remonter à Odelric, frère de Gérard d'Alsace⁸. On la met au nombre des quatre grands chevaux de Lorraine, à côté des Châtelet, Ligniville et Haraucourt. Quant au comté de Créhange, il est lui aussi d'une vénérable antiquité : d'une étendue considérable, il relevait de l'Empire, et n'a été rattaché à la France qu'à la Révolution.

Villers s'est-il en outre inspiré de Jean de Boulay Rodemack, qui allié du duc de Lorraine, fit la guerre aux Messins, et qui en défendant les droits de René d'Anjou contre Antoine comte de Vaudémont, fut fait prisonnier à la bataille de Bulgnéville en 1431 ? Enfermé à Dijon, il fut libéré en l'échange d'une forte rançon.

Nul doute qu'il n'ait eu connaissance de la *Chronique* de Philippe de Vigneulles, dans laquelle il aura pu constater à quel point le XV^e siècle est une époque politiquement agitée. Il y aura appris que le nouveau Duc René a du mal à s'imposer comme duc de Lorraine, que les seigneurs se rebellent contre son autorité, que la région est le théâtre d'affrontements et de ravages continuels. L'insécurité est un mal endémique, des écorcheurs menacent Metz entre 1435 et 1443 ; des troupes de pillards, débris des armées des rois et des princes traversent la région, semant sur le passage la terreur et la désolation⁹. Les intérêts locaux, les ambitions particulières ne cessent de s'affronter. La Lorraine et Bar sont convoités par le roi de France, puis par le duc de Bourgogne, et sont finalement donnés à des princes venus d'Anjou.

Une autre source à laquelle Villers pouvait avoir eu accès se déduit du mémoire qu'a laissé le comte Ferdinand de Bony de Lavergne, et que son petit-fils Ernest Auricoste de Lazarque a mis en ordre et légué à l'Académie nationale de Metz à sa mort en 1896.¹⁰ Malgré ses efforts, F. de Bony avoue la difficulté qu'il a éprouvée à reconstituer de façon claire l'histoire du petit état qu'est Boulay.

Presque continuellement en guerre, soit pour défendre leur territoire, soit pour porter secours aux seigneurs ou princes qui recherchaient leur alliance, les seigneurs étaient souvent obligés d'engager tout ou partie de leur domaine afin de se procurer l'argent nécessaire pour soudoyer leurs troupes, et les partages aidant à l'extinction des différentes branches, leurs domaines finissaient par être absorbés par les plus puissants. C'est ce qui est arrivé à la maison de Boulay qui avait pourtant tenu un rang assez important dans le pays et avait produit quelques personnages remarquables, tels que Gérard et Jean de Boulay. On peut dire, à la louange des sires de Boulay, que quoique toujours mêlés aux différends des seigneurs et des villes d'alentour ils savaient se maintenir entre tant de cités et de princes plus puissants qu'eux ; aussi voyons-nous que sous leur administration la ville n'a jamais été prise de force et ravagée ainsi que les petites villes environnantes, fait assez

⁷ Dom CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. I, Lunéville, Mme George, 1840, p. 141-143.

⁸ *Id.*, p. 476-477.

⁹ Voir : Pierre DEMAROLLE, *La Chronique de Philippe de Vigneulles et la mémoire de Metz*, Caen, éd. Paradigme, 1993.

¹⁰ *Notes historiques sur la ville de Boulay, par M. le C[om]te F[erdinand] de Bony de La Vergne, mises en ordre et arrangées par M. le C[om]te Auricoste de Lazarque*. Académie nationale de Metz, M1/59, 1^{er} cahier. Lazarque présente cet ouvrage manuscrit au concours d'archéologie et d'histoire de l'Académie en 1869, et obtient la médaille d'argent. *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*, vol. 51, p. 131-134.

remarquable à cette époque et qu'il faut attribuer à la politique intelligente de ses seigneurs et à la valeureuse conduite de ses habitants.¹¹

C'est de tels documents que Villers tira sans doute l'information sur le Boulay médiéval dont il éprouvait le besoin.

Les fortifications de Boulay ne consistaient qu'en de larges fossés qui l'entouraient tout entière et en une muraille d'enceinte d'environ sept pieds d'épaisseur défendue par onze tours : les tours étaient sous la garde et à la charge de quatre, cinq ou six bourgeois suivant leur importance.¹²

La principale de ces tours, et la plus élevée, était la Tour du Guet, située derrière l'église. Une sentinelle y veillait continuellement. Dans cette tour se trouvaient la cloche d'alarme, qui pesait une tonne, et un canon.

Un drame héroïque, sentimental et politique

Isulte et Lénoncourt, en alignant les thèmes de la guerre, de la captivité, de la magnanimité, du conflit entre honneur et sentiment porté jusqu'au sacrifice, s'inscrit dans un genre éprouvé, abondamment illustré de Corneille à Voltaire. Villers y mêle des données propres à la sensibilité nouvelle, et à l'esthétique bourgeoise. Le comte de Boulay évoque les affaires de la guerre devant sa fille, à qui il manifeste publiquement des sentiments d'une tendresse extrême. Lénoncourt se plaît à désigner Oalde du doux nom de père, puisque ce dernier l'a pour ainsi dire adopté. Chacun répond à l'affection que l'autre lui manifeste par une expression convergente, réalisant l'idéale harmonie de communion des cœurs dont rêve tout le siècle. Même le cruel Créange finit par céder devant la générosité d'Oalde ; il est converti à la bonté, regrette ses affronts passés, et ne songe plus qu'à faire le bien. « L'honnête, l'honnête, c'est là ce qui nous touche au plus profond », insistait Diderot dans *De la Poésie dramatique* (1758). « Poète, êtes-vous sensible et délicat ? Pincez cette corde ; et vous l'entendrez résonner, ou frémir dans toutes les âmes », écrivait-il encore. Villers ne s'est pas fait faute d'appliquer ce précepte à la lettre.

Mais *Isulte et Lénoncourt* n'est pas qu'un drame héroïque accommodé à la sensibilité du XVIII^e siècle. La pièce pose de vraies questions d'ordre politique : les retournements de fortune, qui successivement placent en position de vainqueurs puis de vaincus chacun des deux adversaires permettent de susciter une réflexion sur les droits de la guerre, leur accord avec le droit naturel, en particulier les limites aux pillages auxquels se livre la soldatesque avec le consentement tacite de ses chefs. L'ennemi a forcé les portes, il est désormais dans la place ; l'officier vient en porter à Isulte la triste nouvelle : « déjà il entre en tumulte, il se répand de tous côtés, le sang coule ; les soldats effrénés le font ruisseler dans les rues » (II, 2). Bien des années plus tard, Villers aura à vivre très concrètement la situation qu'il décrit dans sa pièce. Ce ne sera plus Boulay, mais Lübeck ; plus 1450, mais 1806 ; plus le comte de Créange, mais l'Empereur des Français. Dans la *Lettre à la comtesse F. de B.* [Fanny de Beauharnais]¹³, il décrira par le menu les violences commises par les soldats livrés à eux-mêmes sur la population d'un état que son statut de neutralité, garanti par le droit international, aurait dû protéger.¹⁴

Le texte

Le manuscrit se présente sous la forme d'un cahier, élégamment relié d'un ruban bleu, de 45 pages au format 18x23. La disposition du texte reproduit la mise en page d'une édition de théâtre : numéros des actes et scènes, personnages en scène, indications scéniques, nom des personnages parlants et tours de parole. Par le jeu des interlignes et des retraits, le texte est visuellement expressif. Il est directement utilisable par les acteurs : c'est un document de travail.

L'orthographe de Villers est globalement proche de l'usage actuel, à quelques réserves près. Les verbes conjugués à la deuxième personne du pluriel font leur terminaison en -és et non en -ez. Les accents sont assez inégalement utilisés, et de préférence sur la syllabe finale du mot. La terminaison des mots au pluriel en -ents ou -ants fait l'économie du -t- final. Ces trois écarts à l'usage moderne sont conformes à la

¹¹ *Notes historiques, op. cit.*, p. 27.

¹² *Notes historiques, op. cit.*, p. 68.

¹³ Charles DE VILLERS, *Lettre à Madame la Comtesse F... de B..., contenant un récit des événements qui se sont passés à Lübeck dans les journées du jeudi 6 novembre 1806 et les suivantes*, Amsterdam, 1807.

¹⁴ Sur le récit des événements de la nuit du 6 au 7 novembre 1806, voir : Monique BERNARD, *Charles de Villers et l'Allemagne. Contribution à l'étude du préromantisme européen.* http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/98/19/85/PDF/Charles_de_Villers_et_l'Allemagne_1.pdf, p. 169-172.

pratique orthographique du XVIII^e siècle. Il faut ajouter que Villers, comme ses contemporains, recourt abondamment au tiret long, équivalent d'une ponctuation semi-forte, que nous avons figuré par un tiret cadratin.

Le texte, très propre et lisible, comporte peu de mots raturés : nous avons signalé les suppressions et les remplacements.

Des numéros entre crochets, de [1] à [45], indiquent le passage d'une page à l'autre du manuscrit.

[1]

Isulte et Lénoncourt,
ou
Les preux Chevaliers,
Comédie héroïque
En deux actes, et en prose.

[2]

Personnages.
Oalde, comte de Boulay.
Geoffroy, comte de Créange.
Le chevalier de Lénoncourt.
Isulte, fille d'Oalde.
Albertine, suivante d'Isulte.
Officiers et soldats du comte de Boulay.
Officiers et soldats du comte de Créange.

La scene se passe à Boulay, en Lorraine, du tems de la feodalité, vers l'an 1450, sous le regne de Charles VII, la Lorraine ayant alors pour Duc René d'Anjou, époux d'Isabelle de Lorraine.

[3]

Isulte et Lénoncourt,
ou Les preux Chevaliers.
Acte premier.
Scene premiere.

Le théâtre représente une galerie du chateau de Boulay. A droite de l'acteur est l'appartement d'Isulte. La porte du fonds conduit à l'extérieur.

Il fait nuit — On entend dans le lointain un bruit de tambours et de clairons. — Au lever de la toile on voit Isulte assise près d'une table sur laquelle sont une lampe^e allumée, une horloge de sable, et une écharpe pliée.

Albertine regarde sa maitresse qui parait dans l'accablement ; puis elle fait un signe de compassion, va regarder à l'horloge de sable, et dit :

Il est deux heures du matin ; ne voulés-vous pas vous retirer ?

Isulte.

Je ne dormirais pas.

Albertine.

Vous en deviendrés malade, Mademoiselle. Depuis cinq jours que le Comte de Créange a mis le siege devant Boulay, et nous y tient renfermés, vous ne prenés aucun repos, ni nuit, ni jour.

Isulte.

Quel repos puis-je prendre, ma chere Albertine ? Mon pere n'agit-il pas autant en soldat qu'en souverain ? Sans cesse il s'expose. Puis-je ne pas m'allarmer des perils qui menacent sa tête ? Est-ce au milieu du tumulte et des armes qu'on peut vivre tranquille ?

Albertine.

La vilaine chose que d'etre assiegés ! c'est un train, un train !... Entendés-vous, Madame, ce bruit de tambours hors de la ville ? C'est la sortie que nos troupes viennent de faire — L'ennemi ne s'y attendait pas — Ecoutés, ecoutés !... oh ! comme ce son est effrayant pendant le calme de la nuit ! Ce tambour me glace d'effroi : il me semble que je les vois tous se battre, se déchirer, se tuer... ah ! mon dieu, mon dieu ! la vilaine chose !

Isulte.

Que fait mon pere ?

[4]

Albertine.

Monseigneur le Comte ? il est au chateau ; il attend les troupes de la sortie. Allons, Mademoiselle, il ne court dans ce moment aucun danger ; dissipés-vous un peu. (Elle prend l'écharpe) Tenés, travaillés à cette écharpe. Je vous ai toujours vû la regarder avec plaisir — (finement.) Vous l'aimiés beaucoup, cette écharpe.

Isulte, vivement.

Laisses moi, Albertine ! ne me la montres plus. Ah ! que tu me fais de mal !

Albertine.

Ma chere maitresse, pardon. Combien je vous plains ! Votre état m'inquiette — Sire Geoffroy ! cela est affreux de venir nous assiéger comme cela ! Vous, qui êtes parent, qui étiez même l'ami de mon maitre — Madame, vous rappelés-vous du tems que nous avons passé à sa cour ?

Isulte.

Ah ! je m'en rapellerai eternellement — D'ailleurs il n'y a que six mois que nous en sommes revenues.

Albertine.

Eussions nous crû alors que le comte de Créange nous jouerait un si mauvais tour ? Il aime la guerre, cela est vrai ; il est d'une humeur un peu brusque ; mais du moins je le croyais franc et loyal.

Isulte.

Non ; je ne l'aurais jamais soupçonné d'être en secret nôtre ennemi.

Albertine.

Et son cousin, ce jeune chevalier de Lénoncourt ? Oh, par exemple, voilà ce qui m'étonne. Monseigneur Oalde, votre pere, dit qu'il est sur que c'est lui qui a engagé le comte de Créange à faire la guerre. Ce jeune homme, dit-il, aura pris pour amour de la gloire un vain désir de combattre, et il a sacrifié la courtoisie à l'honneur des armes — Oh ! cela m'étonne, cela m'étonne !... Lui, qui était si prévenant, si doux, si poli ! Il ne me rencontrait pas une fois qu'il ne **[5]** me saluat en souriant : Bon jour, Albertine... Ah ! Monsieur de Lénoncourt, M. de Lénoncourt, que vous avés la figure trompeuse !

Isulte.

Albertine ! crois-tu, de bonne foi, que Lénoncourt soit en effet coupable ?

Albertine.

Ah, je n'en sais rien : je ne le pense pas. Ce qu'il y a de sur pourtant, c'est qu'il est entré sur nos terres avec les troupes de son souverain ; il a tout ravagé. Il se bat comme un lion, à ce qu'on dit, ce petit chevalier de Lénoncourt. Monseigneurⁿⁱ est furieux contre lui : oh, il dit que s'il le tenait, il le tuerait de sa propre main.

Isulte.

Ah ! comment mon pere a-t-il pu le dire ? Lui qui est si grand, si humain, si généreux, même vis-à-vis de ses ennemis ! Tu sais, Albertine, qu'entre tous nos preux, aucun n'a jamais égalé la magnanimité d'Oalde — Et ce serait pour Lénoncourt seul qu'il dementirait son noble caractere ?

Albertine.

Je ne puis le croire ; et je parie que s'il voyait le chevalier, il changerait d'avis, et l'aimerait bientôt autant qu'il le hait.

Isulte, naïvement et avec vivavité.

Ah ! sans doute ; il l'aimerait.

Albertine.

Comment dites-vous cela ? — Ah, Mademoiselle Isulte, ma chere Maitresse ! ... il y a long-tems que je m'en doute : vous avés des secrets pour moi, pour moi, l'amie de votre enfance ! Ce chevalier de Lénoncourt ? ... Comme vous rougissés, Mademoiselle !

Isulte, se jettant dans ses bras.

Albertine !

Albertine, prenant l'écharpe.

Madame ! et cette écharpe ?... Vous la brodiés pour M. de Lenoncourt.

Isulte.

Oui, mon Albertine... Hélas !

[6]

Albertine.

Allons, ne vous contraignés plus. Soulagés votre cœur, ma belle Maitresse. Croyés-moi, j'avais fort bien vû que le chevalier vous aimait à la cour de Créange, et je n'ai pas attendu jusqu'à ce moment pour croire qu'il etait payé de retour. De grace, achevés de m'instruire.

Isulte.

Tu sais, ma chere Albertine, qu'à ce tournoi brillant que donna le Comte de Créange pendant notre séjour chés lui, Lénoncourt surpassa tous ses rivaux en graces et en valeur. Il vint à mes piés déposer ses armes, en se déclarant mon chevalier. Ma main lui présenta le prix destiné au vainqueur ; il prétendit que j'avais fixé tous les yeux ; hélas ! les miens n'avaient cessé d'être attachés sur lui. Je le vois encore couvert d'une noble poussiere, la chevelure en désordre, revêtu d'une armure éclatante, s'avancer vers moi. On dit

qu'alors son regard était fier... Albertine, ce n'est pas la fierté que j'y ai vû — Tu te le rapelles, sans doute, à cet instant ; eh bien, ne l'aurais tu pas aimé comme moi ?

Albertine.

Moi ? — je ne dis pas non. Si j'eusse été Dame de haut parage ! ... Oh ! il était joli, il faut en convenir ; plus dangereux encore pour nous que pour ceux qu'il avait terrassés.

Isulte.

Je lui promis alors une écharpe brodée de ma main. J'y travaillais ; ah ! j'y travaillais avec bien du plaisir, Albertine, tu le sais, quand cette guerre fatale s'est allumée.

Albertine.

Oui, bien mal-à-propos.

Isulte.

Lénoncourt est dans l'armée des assiegeans. Juges si je puis vivre tranquille un moment ? chaque jour il peut répandre le sang de mon pere.

[7]

Albertine.

Ou votre pere le sien... ce malheureux Lénoncourt ! sait-il qu'il est aimé ?

Isulte, naïvement.

Oh, non, Albertine !... et à présent il ne le saura jamais.

Albertine.

Pourquoi, Mademoiselle ? Ce pauvre chevalier ! Si vous ne voulés pas le lui faire savoir, il l'apprendra de moi. Peut-etre que s'il découvrirait son bonheur, il pourrait engager le comte de Créange à terminer la guerre ; car Sire Geoffroy l'aime, l'aime ! ... presque autant que vous l'aimés.

Isulte.

Ah ! vaine espérance, Albertine : Que tu connais mal le Comte de Créange !

Albertine.

Lui, Madame ? C'est un très brave homme au fonds. Il n'a qu'un défaut : c'est, comme je vous l'ai déjà dit, d'aimer un peu trop la guerre — Et vous voulés donc toujours soupirer, toujours être malheureuse ? Ah ! quelle pitié que ces têtes là !

(on entend un bruit confus de tambours et de gens de guerre qui marchent.)

Oh ! voilà qu'on rentre au chateau. Le tintamare va recommencer. Ceci va être rempli de monde.

Isulte.

Rentrons dans mon appartement, Albertine. Tout cet appareil me desespere. (Elle rentre.)

Albertine.

Oui, Madame, je vous suis.

[8]

Scene II.

Albertine, seule.

Ma pauvre maitresse ! Qu'elle est à plaindre, et qu'elle est interessante ! — Renfermons vite cette écharpe (Elle la place dans un tiroir de la table.) Le chevalier ne la portera de long-tems. — Bon les voilà qui viennent. Il faut que je leur demande des nouvelles de la sortie. (Elle va vers la porte du fonds) Ah ! ils amènent un prisonnier de guerre — Voyons — Juste ciel ! est-il bien possible ? ne me trompé-je pas ? non, c'est lui, c'est le chevalier de Lénoncourt ! Ah, ma maitresse ! ma chere maitresse !

(Elle entre précipitamment dans l'appartement d'Isulte.)

Scene III.

Les soldats du comte de Boulay dont quelques uns portent des flambeaux, amènent le chevalier de Lénoncourt. Ils restent dans le fonds de la scene, près de la porte. Le chevalier s'avance seul, tristement, et avec une agitation concentrée. Il est en désordre, la tête nue, et point d'épée ; après quelques instans de silence, il dit :

Isulte habite ces lieux... Et moi, j'y suis amené vaincu, prisonnier ! N'importe ! ... Ô, Dame de mes pensées, je pourrai te revoir ! mon cœur navré tréssaille encore de joie. C'est à toi que je me suis d'abord rendu : aujourd'hui prisonnier de ton pere, depuis long-tems je portais tes chaines. Ô, belle Isulte ! je vous garde constance et loyauté ! — Amour ! si le sort des armes m'a été contraire, attendris le cœur d'Isulte ; le mien ne sentira plus que bonheur. Mais, que dis-je ? mon bonheur déjà n'est-il pas commencé ? Elle a respiré cet air qui m'environne ; elle a, sans doute, porté souvent ses pas vers cette salle ; cette table, ce

siege ... peut-etre mon Isulte s'y est-elle reposée ? — Nuit heureuse ! — Quoi, Lénoncourt, tu peux trouver de la douceur dans ta honte ? ... Hélas ! (il tombe dans la rêverie)

[9]

Scene IV.

Les acteurs précédens, Albertine, sortant sur la pointe des pies de l'appartement d'Isulte, dit :
Sire chevalier !

Lenoncourt.

C'est vous, Albertine ? ah, grand Dieu !

Albertine.

Qu'est-ce donc qui vous étonne et vous transporte si fort ?

Lenoncourt.

Rien, Albertine... oh, rien.

Albertine.

Allés, allés, ne vous genés pas, beau prisonnier. Je viens savoir si vous etes seul.

Lenoncourt.

Oui ; m'étant trop avancé, j'ai été pris, desarmé, et conduit ici par force.

Albertine.

Par force ! Là, voyés ! La pauvre Damoisel ! mais consolés-vous. Qui peut resister au nombre ? — Vous êtes donc bien fâché d'être notre prisonnier ?

Lenoncourt.

Mais, oui... non... je ne sais.

Albertine.

Ne vous desesperés pas ; nous ne sommes point des sauvages. Je connais quelqu'un de bien doux, de bien tendre, et surtout de bien affligé, qui veut, qui desire adoucir un peu ce chagrin, et cette prison.

Lenoncourt.

Ah, qui ? — Parlés... Albertine, dites donc ?

Albertine.

Eh, mais... là... vous savés... Mademoiselle... Mademoiselle Isulte.

Lenoncourt.

Isulte ! — Albertine que dites-vous ? Isulte !... Ô comble du bonheur ! Que je vous aime ! (il lui baise la main)

[10]

Albertine.

Avec quelle joie il me baise la main ! ... mais qu'il est poli !... il vient de se battre, eh bien, il n'en est que mieux. (elle va pour sortir)

Lenoncourt, avec un cri de joie.

Ah, Dieu !

Albertine, revenant effrayée.

Vous me faites trembler, sire chevalier. De la prudence ; oh, de la prudence !

Lenoncourt.

Est-ce que je puis en manquer ?

Albertine.

Oh, non : il y parait. (Elle va à la porte de la chambre d'Isulte.)

Mademoiselle ! Mademoiselle !

(les soldats se sont retirés dans la salle extérieure, on les voit par la porte du fonds occupés à causer entre eux.)

Scène V.

Les acteurs precedens, Isulte, elle accourt, fait quelques pas, et s'arrête.

Lenoncourt se précipite audevant d'elle en s'écriant :

Ah, Madame !

Albertine se jette entreux, repousse doucement le chevalier, et mettant un doigt sur sa bouche, elle dit :

Paix ! ... (Elle lui montre finement les soldats.) On vous voit.

(ils avancent un peu tous trois dans cette situation. Isulte est interdite, le chev.^r tremblant, et Albertine entre eux leur fait toujours figure de se contraindre. Enfin elle dit :) Les pauvres enfans !... je conçois leur embarras.

Causés doucement. (au chevalier.) point de gestes. Soyés tous deux raisonnables ; je vais jaser avec les argus et les distraire.

(Elle va au fonds causer avec le chef des soldats.)

Lenoncourt, hésitant.

Madame... je... comment vous portés vous ?

Isulte, de même.

Monsieur... je crois... que je me porte bien.

[11]

Lenoncourt.

Madame, un tems plus heureux...

Isulte.

Monsieur, il n'en fut jamais de plus malheureux. Cette guerre funeste, mon pere, Monsieur, croit que vous l'avés fomentée.

Lenoncourt.

Non, Madame, cela est faux. Le ciel m'est témoin que j'ai fait au contraire tous mes efforts pour la détourner.

Isulte.

Mon pere est loin de le croire, Monsieur. Et vous concevés combien il doit vous haïr.

Lenoncourt.

Me haïr ! Votre pere ! Ô ciel ! — Et vous, Madame... le croyés-vous aussi ? — il m'est facile de vous prouver que je ne suis pas l'auteur de la discorde.

Isulte.

Et comment ?

Lenoncourt.

Je vous le jure sur ma foi.

Isulte.

Ah ! chevalier, je suis ravie de vous savoir innocent. Mais mon pere, mon pere vous hait, vous regarde comme son plus cruel ennemi ; il veut, dit-on, vous faire périr si vous tombés entre ses mains : vous y êtes... ah ! Monsieur, je frémis.

Lenoncourt.

Il ne me connaît pas, Madame.

Isulte.

Eh ! qui vous répond qu'il ne découvrira pas qui vous êtes ?... Chevalier, vous me faites trembler. Ecoutez, Monsieur ; vous vous rapellés du jour où vous me choisites au tournois pour vôtre Dame ? Eh bien, je vous ordonne de m'obeïr aujourd'hui : Mon pere en veut à vos jours, vous êtes son prisonnier... Monsieur, je vais vous assurer une retraite : La nuit vous favorise ; ces soldats ne resisteront pas à ma voix. Albertine va vous conduire par de secrets détours jusqu'à une issue par laquelle vous échapperés à la colere du comte Oalde.

[12]

Lenoncourt.

Quoi, Madame, un interet aussi vif vous anime pour moi ? ah ! ma vie serait bien belle, puisqu'elle vous est un peu chere.

Isulte

Chevalier, le tems est précieux ; ne le perdons pas. Songés au danger qui vous menace si mon pere arrive, fuyés.

Lenoncourt.

fuir ! ah ! Madame... devoir mon salut à une supercherie ! Non ; je me suis rendu de bonne foi ; je suis prisonnier ; que votre pere jouisse de sa victoire ; elle lui appartient.

Isulte.

Quoi, vous refusés mon secours ?

Lenoncourt.

Ce secours, offert si genereusement, me penètre de la joie et de la reconnaissance la plus vive ; mais, Madame, lorsqu'à ce même tournois que vous me rapelliés à l'instant, vous me recutes pour votre

chevalier, les mots de vaillance et de loyauté sortirent de votre bouche ; ils sont devenus sacrés pour moi ; ils se sont gravés là !... J'ai peut-être été vaillant, mais enfin je suis vaincu ; il ne me reste plus que la loyauté, je l'observerai, madame ; oui, croyés que je l'observerai au péril de ma tête.

Isulte.

Quoi, chevalier, vous préférés mourir à m'obeir.

Lenoncourt.

Je ne vous prefere que mon devoir ; en un mot je prefere vous mériter à vous obeir.

Isulte.

Et vous ne songés pas qu'en mourant vous vous separés de moi ; vous me perdés sans retour ?

Lenoncourt.

Sans doute ; en mourant je perdrais tout ; ce que j'ai de plus cher au monde, ce qui seul m'attache à la vie ! Mais... vous, madame, qu'y perdriés-vous ?

Isulte, tremblante.

Moi ? — Ne voyés-vous pas que je veux vous sauver ?

[13]

Lenoncourt.

Ah ! peut-etre, est-ce purement compassion ? je vous ai vu toujours plaindre, consoler les malheureux ; je vous ai vû même souvent...

Isulte.

Chevalier ! M'avés vous jamais vû trahir mon pere ?

Lenoncourt.

Qu'entens-je ? Ah ! dois je donc rencontrer la suprême felicité au sein de l'infortune ? Parlés, parlés, Madame.

Isulte.

Helas ! je n'en ai que trop dit.

Lenoncourt.

Isulte ! ame de ma vie ! je suis aimé... Grand Dieu ! Laissés, laissés-moi mourir. Quel bonheur puis-je encore attendre ?

Albertine à ce moment voit le chevalier prêt à se jeter aux genoux d'Isulte. Effrayée, elle s'écrie :
Mademoiselle !

(Ce mot rapelle à eux Isulte et le chevalier ; ils restent interdits. Albertine vient près d'eux, et dit en passant au chevalier :)

A quoi songés-vous donc ? Point de gestes, vous dis-je. (elle retourne au fonds.)

Lenoncourt, après un silence.

Isulte, m'aimés-vous ?

Isulte.

Parlés plus bas, chevalier.

Lenoncourt.

Isulte, ah ! parlés ; m'aimés-vous ?

Isulte.

Parlés donc bas, chevalier... je tremble.

Lenoncourt.

On ne peut nous entendre — ah ! dites moi que vous m'aimés.

Isulte.

Eh bien, chevalier... accordés-moi aussi une grace.

Lenoncourt.

Ah ! parlés, ordonnés, disposés de ma vie.

Isulte.

Oui, je veux en disposer pour la conserver à moi — Promettés du moins de cacher votre nom à mon pere.

[14]

Lenoncourt.

Quoi ? vous voulés...

Isulte.

Essuyerei-je encore un refus ?

Lenoncourt.

Non, ma douce amie — Vous l'ordonnés ?

Isulte.
Oui, je vous ordonne de cacher ici votre nom.
Lenoncourt.
Eh bien, je vous le jure, foi de chevalier.
Isulte.
Et que vous vous éloignerez de ces lieux, si vous le pouvez avec honneur.
Lenoncourt.
M'éloigner de vous ?
Isulte.
Je le veux.
Lenoncourt.
Je vous le promets — Jurés moi donc à votre tour de me garder votre cœur toute la vie.
Isulte.
Faut-il repeter une promesse que j'ai faite chaque jour en secret ?
Lenoncourt.
Et moi, je fais le serment, malgré les horreurs de la guerre, malgré les troubles et les divisions, de conserver amour constant pour Isulte, ma Dame, et ma douce amie.
Albertine, accourant.
Madame, voici Monseigneur le Comte, votre pere.
Isulte.
Ah, Dieu !
(Elle s'éloigne vers le fonds de la scene).

[15]

Scene VI.
Isulte, le comte Oalde, Lenoncourt,
Albertine, soldats dans le fonds.
Oalde, embrassant sa fille.
Te voilà, mon Isulte ! Tu ne prends donc pas de repos, cher enfant ?
Isulte.
J'étais inquiète ; j'allais vous voir, mon pere.
Oalde.
Pauvre petite ! — Apprends que la sortie a eû tout le succès que je pouvais en attendre. (à un officier) Voilà le prisonnier dont on vient de me parler.
L'officier.
Oui, Seigneur.
Oalde.
Quel air de noblesse et de candeur ! que cet age est interessant ! (à Lenoncourt.) Vous le voyez le Ciel punit jusqu'aux agens d'un traître.
Lenoncourt.
Seigneur, je ne sers point un traître — (regardant Isulte) Et je suis bien loin d'être puni !
Oalde.
Puisse-je tenir ainsi le perfide entre mes mains ! puisse-je le punir de sa déloyauté, au prix de tout son sang !
Lenoncourt.
Que dites-vous, Seigneur ? Tout le mien coulerait avant que l'on ait comis un tel attentat.
Oalde.
Ah, jeune homme, cette vertu que vous faites paraître, cesse d'en être une lorsqu'elle est également prodiguée au Prince juste et à celui qui ne l'est pas.
Lenoncourt.
Mais mon maître, Seigneur...

[16]

Oalde.
Votre maître est de tous le moins digne d'être honoré. De quel droit entre-t-il sur mes terres à main armée ? De quel droit vient-il ainsi qu'un chef de brigands, troubler la paix que j'avais établie ? Je le croyais mon allié, mais ce n'était qu'un barbare, sans frein, ni bonne foi.

Lenoncourt.

Seigneur, ménagés de grace le respect que je porte à mon souverain ; je le crois légitime, et je sens qu'il est prêt à l'emporter sur tout autre sentiment.

Oalde.

Vous le verrés, j'espère, cet homme orgueilleux et lâche, victime de ses propres fautes ; gémissant, mais trop tard, de m'avoir abusé long-tems par une fourbe amitié.

Lenoncourt.

Ah ! c'en est trop, Seigneur ; respectés mieux celui qui aujourd'hui est votre égal, et qui demain peut-etre sera votre vainqueur.

Oalde.

Il en est encore loin. Celui qui a manqué d'honneur, doit manquer de courage.

Lenoncourt.

Son honneur est aussi le mien, puisque je me fais gloire de le servir ; et quant à son courage, je demande à Dieu de l'imiter.

Oalde.

Demandés lui bien plutôt, qu'il vous garde d'imiter en tout ce detestable prince.

Lenoncourt, vivement.

Songés, Seigneur, que l'avilir, c'est m'outrager.

Oalde.

Songés, vous-même, jeune audacieux, que vous êtes en ma puissance.

Lenoncourt.

Ah ! vous me le faites bien sentir.

Oalde.

A Dieu ne plaise, jeune homme, que je cherche à augmenter [17] votre malheur. La fermeté et la franchise qui éclatent dans vos discours^m, me charment, et m'étonnent chés un partisan de Geoffroy — Mais, repondés. Quel est votre nom ? quel sang vous a fait naître ?

(à ce mot inquietude marquée d'Isulte : le chevalier s'en apperçoit, il reprend d'un ton modeste et ferme.)

Lenoncourt.

Comte, que vous importe mon nom ? — Je suis un guerrier que le sort a mis dans vos fers.

Oalde.

Je veux le connaître, ce guerrier.

Lenoncourt.

Cessés de le prétendre ; vous ne le connaîtrez pas.

Oalde.

Crois tu me résister long-tems ?

Lenoncourt.

Jusqu'à la mort. Faites moi périr, vous êtes maître de mes jours, mais je le suis de mon secret.

Oalde.

Que dis tu, jeune homme ? tu me crois donc un barbare ? Vas, je sais respecter la grandeur d'âme partout où je la trouve. Gardes le secret sur ton nom, puisque tu le veux. Il n'appartient qu'à Geoffroy d'être injuste et inhumain — Mais enfin, parles, quels sont ses projets ?

Lenoncourt.

Je les ignore. Un jeune soldat, éloigné du conseil, ne connaît que son devoir, et j'obeis en aveugle.

Oalde.

Vous savés, au moins, quels mouvemens votre armée doit faire d'ici à demain ; il faut m'en instruire.

Lenoncourt.

Ainsi vous me regardés comme un vil transfuge, qui viendrait ici se faire le délateur de son maître ? Comte, je vous l'ai dit, [18] je puis souffrir le dernier supplice, et non pas l'infamie.

Oalde.

Vous me parlés sans cesse, comme si j'étais prêt à ordonner des supplices. Jeune homme, que vous me connaissés mal ! (à l'officier) Comment, et en quel lieu l'avez vous pris ?

L'officier.

Seigneur, il a trop écouté son courage. Comme nous nous retirions en bon ordre vers nos murailles, il a osé nous poursuivre. Seul, il s'est deffendu lontems, et ne s'est rendu qu'accablé par le nombre, et privé de ses armes. Chacun de nous craignait de le voir succomber, car souvent nous l'avions entendu crier aux siens dans le fort de la mêlée : faites des prisonniers, mais épargnés le sang.

Oalde.

Est-il bien vrai ? Ô Douce humanité ! Quel trait généreux ! — Brave jeune homme ! réunir dans ton ame la fermeté, le courage, et la bonté touchante ! Heureux cent fois celui qui te nomme son fils ! Viens, embrasses moi — un prisonnier comme toi est un modele de vertu, aussi bien qu'un ennemi redoutable.

Lenoncourt.

Heureux, dites vous, celui qui me nomme son fils ? — Helas ! plus heureux celui !...

Oalde.

Aurais tu perdu ton pere ? aurais-je reveillé des souvenirs douloureux ? ah, pardon, mon ami. Sans doute, ces plaies sont cruelles. J'avais un fils aussi ; Depuis un an je l'ai perdu. Il serait de ton age. C'était l'unique frere de mon Isulte ; il ne me reste qu'elle. Ah ! plut à Dieu que j'eusse un fils comme toi !

Lenoncourt.

Ah, Seigneur, que me dites-vous ?... Votre fils !... Quel nom pour moi !...

[19]

Oalde.

Je ne sais ce que je sens en moi-même, et qui voudrait que tu le portasses, ce nom si doux. Un instant t'a aquis ma tendresse toute entière.

Lenoncourt.

Ah ! je n'ose vous dire...

Oalde.

Ecoutes : tu es mon prisonnier ; veux tu devenir mon ami ? restes dans ce chateau, tu y seras traité comme mon fils.

Lenoncourt.

A moi, à moi, Seigneur, le nom de votre fils !

Oalde.

Eh ! qui t'empêche de l'accepter ? C'est le ciel qui nous attendrit tous deux ; c'est lui qui a ordonné ta captivité pour sauver ta vertu de l'exemple dangereux d'un maitre tel que le tien. Mon ennemi n'était pas digne d'avoir dans son camp un homme aussi loyal. Viens ; ton courage, ta bonté, ton malheur, me penetrent pour toi de la plus vivre amitié, demeure, demeure avec moi, viens remplacer mon fils.

Lenoncourt

Où suis-je ? — Vous voulés donc me rendre coupable ? ah, Dieu ! vous mon pere !... Eh, bien écoutés : ma naissance, mes sermens, mon devoir me lient au comte de Créange ; mon cœur me presse, m'ordonne par le sentiment le plus imperieux d'accepter vos offres ; à qui dois-je obeïr ? — oui, c'est vous, vous que j'interroge. Donnés moi un conseil dans toute votre franchise, et je jure de le regarder comme une loi.

Oalde etonné reste un instant en suspens, puis il prend vivement une main de Lenoncourt, qu'il serre dans les siennes.

Brave, vertueux jeune homme !... Retournes donc à ton maitre ; vas, fais ton devoir — Qu'on lui rende son epée ; et que j'aie du moins à combattre un ennemi que je puisse estimer.

[20]

Lenoncourt, recevant son epée d'un officier.

Moi, votre ennemi ? Non. J'obeïs à mon sort, mais je n'oublierai jamais...

Oalde.

Oui, sois toujours mon ami — Mais bats toi comme un enragé contre les miens ; estimes moi assés pour cela.

Lenoncourt.

Aussi ferai-je, foi de chevalier !

Oalde.

Allons, suis moi ; je vais te rendre la liberté.

Lenoncourt.

Arrétés un moment — je vous dois franchise pour franchise : Aujourd'hui ; dans une heure, on doit vous donner un assaut du côté de la montagne ; j'y serai comte, et je m'efforcerais d'y justifier votre estime. Partons.

Oalde.

Tu ne t'eloigneras pas sans avoir un gage de celle que je te dois ; attends — Mon Isulte, cette écharpe, que je t'ai vu broder, est-elle achevée ?

Isulte, hésitant.

Mon pere...

Albertine, allant la prendre dans le tiroir.

Oui, oui, Monseigneur, elle est achevée. La voilà.

Oalde.

Tiens acceptes là, mon ami. Elle te fera reconnaître à moi dans le combat — Mais non, je veux que tu la reçoives de la main qui l'a faite. Un pareil don, quand on le tient de la beauté, enflamme mieux un courage de vingt ans — Prends, mon Isulte, et attaches la toi-même.

Isulte, interdite.

Mais, mon pere...

[21]

Oalde, gaiement.

Mais, ma fille, je le veux. Qu'est-ce que cela signifie ?

(Lenoncourt s'approche d'Isulte d'un air déconcerté.)

Allons, allons, Monsieur, qu'on se mette à genoux devant Madame ; elle va vous armer son chevalier.

(Lenoncourt jette un regard étonné sur Oalde, un autre enflammé sur Isulte, puis il se met à genoux devant elle. Celle-ci attache l'écharpe en tremblant, Oalde continue :)

Quelle timidité ! La main te tremble, ma pauvre enfant — Et l'autre ! Sur ma foi, je crois qu'il rougit ; comme il est gauche ! — oh ! ils sont fort plaisants tous deux.

(Lenoncourt se relève, et Oalde poursuit)

Ah, quel chevalier, bon Dieu ! Cela ne sait pas seulement baiser la main de sa Dame — Mon ami, je commence à croire qu'à ton âge je valais mieux que toi.

Lenoncourt.

Vous m'apprenés à réparer mes torts.

(il baise avec transport la main d'Isulte, qui est dans le dernier embarras)

Oalde.

Allons, mon ami, embrasses moi, et salues ta Dame — fort bien. (à un officier :) Vous, conduisés ce jeune guerrier à la porte qui avoisine le chateau, et empêchés que tien n'arrête son départ.

(Lenoncourt sort en regardant tour-à-tour Isulte et Oalde.)

[22]

Scene VII.

Isulte, Oalde, Albertine, Soldats.

Oalde, à sa fille.

Le trait qu'on m'a rapporté de ce jeune homme m'a vivement pénétré. A la fierté de ses réponses j'avais jugé de son courage ; mais cette humanité alliée à la valeur, me l'a fait chérir. J'envie un tel sujet au comte de Créange. Mais as-tu donc remarqué combien le nom de mon fils lui causait d'émotion ? L'aimable jeune homme ! Je suis certain qu'il m'aime plus que Geoffroy. Eh bien, malgré cela, comme le devoir a repris le dessus ! Ah, voilà un homme !

Isulte.

Mon pere !...

Oalde.

Oui, voilà un homme, un preux chevalier ! et qui certainement a autant de probité que de valeur. Ce n'est pas lui qui séduit par une vaine gloire, susciterait une guerre entre deux princes voisins et jadis amis, ce n'est pas là un Lénoncourt ; ce jeune insensé, prodigue de sang humain : je le hais... (se reprenant avec un mouvement naïf de bonté) autant que je puis haïr ! Il sera, peut-être, cause de ma ruine.

Isulte.

Mais vous ignorés, mon pere, quel est le guerrier que vous venés de renvoyer si généreusement.

Oalde.

Ce ne peut être qu'un officier de distinction ; je l'ai reconnu sans peine. D'ailleurs ne fut-il qu'un simple soldat, j'ai là quelque chose qui me dit que j'ai bien fait, et ce quelque chose là ne m'a jamais trompé.

[23]

Scene VIII.

Les precedens, L'officier.

L'officier.

Seigneur, j'ai rempli vos ordres. Ce jeune étranger s'éloigne à cheval de la ville. Il a tourné souvent les yeux de ce côté en soupirant ; je l'ai vû même dérober des larmes.

Oalde.

Il suffit — oh, ça, mes amis, dans une heure le Comte de Créange va nous apporter de nouveaux lauriers : il s'apprete à nous donner un assaut du coté de la montagne. Je serai dans ce nouveau danger le même que j'ai toujours été ; vous soyés les mêmes que je vous ai toujours vus, je ne puis en demander davantage. Songés, mes braves amis, que vous deffendés les foyers de vos peres, vos biens, vos femmes, vos enfans, comme moi je defends ma fille, ma chere Isulte — Allons, allons pourvoir à tout, et assurer nôtre défense. (Revenant sur ses pas.)

Retenés bien surtout, l'ordre que je vais vous donner. Si la fortune, ne secondant pas notre courage, livre la ville à nos ennemis, sans doute qu'alors le soldat avide de pillage, écouterà peu la voix de son chef. Dans cet instant où l'ennemi sera dispersé, rassemblés-vous à la hâte, en tel nombre que vous pourrés, fondés sur l'escorte même du Comte de Créange, et en quelque lieu que je puisse être, conduisés le devant moi. Nous serons alors en secret les maitres de sa vie. Ce moyen sera notre dernier espoir — (à Isulte.) Et toi, cher [24] enfant, retires-toi ; ménages tes jours ; ce sera ménager ceux de ton pere. Vas — Albertine, je vous recomande ma fille.

(il sort.)

Isulte, rentrant avec Albertine dans son appartement.

Dois-je donc espérer encore ? Hélas ! j'ai tout à craindre.

[25]

Acte Second.

Scene I.

Isulte, sort de son appartement éplorée. Albertine la suit.

Albertine.

Ah, Mademoiselle, calmés-vous ; de grace, calmés-vous. En vous livrant à la douleur dans ce moment, vous oubliés qu'il est encore de l'esperance.

Isulte.

Non ; il n'en est plus pour moi.

Albertine.

Jamais, au contraire, il ne vous fut permis d'en avoir autant. Cet assaut que l'on donne maintenant, est sans doute le dernier effort du comte de Créange, alors il sera contraint de faire la paix ; tout rentrera dans le même ordre qu'auparavant, et vos allarmes cesseront. Allons, Mademoiselle, un peu de courage ; oserai-je vous en prier au nom de l'amitié ?

Isulte.

Ah ! mon Albertine, qu'elle m'est chere ton amitié ! Le seul bonheur que j'ose envisager, c'est qu'on ne me separera pas de toi. Tu partageras ma miserable fortune ; oh, oui, tu la partageras, car je te connais.

Albertine.

Vous me rendés bien justice. Mais ne parlés pas encore de misere ; soyés certaine que le Comte de Créange sera repoussé.

Isulte.

Il sera repoussé ? Albertine ! Lenoncourt ne combat-il pas pour lui ?

Albertine.

S'il combattait pour vous plaire, je craindrais l'effet de son bras ; mais il combat contre son amour. Madame, je crois que cela diminue beaucoup de ses forces.

Isulte.

Non, non ne le crois pas. Tout entier à la gloire, Lénoncourt peut lui sacrifier jusqu'à sa maitresse. Tu oublies donc, [26] ma chere Albertine, les prejugés severes de nos chevaliers ? Lenoncourt mourrait, je le crois, plutot que de me perdre ; mais il me perdrait plutot que de trahir son maitre.

Albertine.

Il le trahira sans le vouloir, Madame. Mais enfin M. de Lenoncourt n'est qu'un homme : quelque soit sa valeur, elle ne peut se porter de toutes parts, et votre pere vainqueur...

Isulte.

Vainqueur ? Ah ! peut-etre au prix du sang de Lenoncourt ! peut-etre dans ce moment ils se joignent sur nos murailles, peut-etre l'épée de mon amant fait-elle couler le sang de mon pere ?... Mais non, je me plais à le croire ; c'est alors que le courage de Lenoncourt l'abandonnerait. Je ne lui soupconne pas assés de ferocité pour attaquer un vicillard, mon pere et son bienfaiteur. Si mon pere lui-même cependant tournait

ses coups redoutables vers ce jeune héros auquel il a donné son estime !... Ah, mon Albertine !... Et tu veux que je me tranquillise ?

Albertine.

Oui, ma chère maîtresse, je vous le demande en grâce. Votre imagination prompte à s'enflammer, et à se créer des maux, vous offre un avenir rempli de malheurs, tandis que je prévois à tous ces événements l'issue la plus fortunée. Songés au courage de nos guerriers ; songés que ce sont leurs murs qu'ils défendent, au lieu que les soldats de Créange ne font qu'obéir à des ordres qui ne peuvent être aussi importants pour eux, que le soin de la patrie est pour les nôtres.

Isulte.

Ô, mon amie, ma chère amie ! toi seule as toujours su répandre quelques douceurs sur les amertumes de ma vie. Oui, ta douce amitié m'encourage et me console. Espérons encore, tu dis vrai ; il est possible que le Comte de Créange soit vaincu.

[27]

Albertine.

Et alors, ma chère maîtresse, quel avenir charmant ! Le chevalier de Lenoncourt parviendra sans peine à dissuader votre père, qui l'aime déjà sans le connaître, et son mariage avec vous assurera à jamais la paix entre les deux souverains.

Isulte.

Ah ! trop douce image ! puis-je espérer qu'elle se réalisera ?

Albertine.

Oui, espérés, espérés tout.

(on entend des cris dans le lointain, un grand tumulte. Des gens de guerre vont et viennent.)

Isulte.

Albertine ! Qu'entens-je ? quel bruit ? Ah ! grand Dieu ! secourés nous.

Albertine.

Je ne sais. (à un officier qui passe rapidement.) Qu'est-il arrivé ?

Scene II.

Isulte, Albertine, un officier du comte de Boulay.

L'officier.

Nous sommes perdus. L'ennemi malgré tous nos efforts, s'est emparé des remparts. Il est maître de deux portes ; déjà il entre en tumulte, il se repand de tous côtés, le sang coule ; les soldats effrenés le font ruisseler dans les rues ; ce château même est investi. Quelques uns des nôtres cherchent notre cher maître ; nous nous rassemblerons autour de lui, nous exécuterons ses derniers ordres, et si nous ne pouvons le sauver, nous aurons du moins le bonheur de mourir à ses pieds.

Isulte.

Ah ! malheureuse !

Albertine.

Quoi, Grand Dieu ! nos guerriers ont été vaincus ?

[28]

L'officier.

Nous n'attendions qu'une attaque ; nous ne gardions qu'un côté. L'ennemi donnant deux assauts a surpris le côté sans défense. Mais je cours sauver mon maître, ou chercher la mort.

Scene III.

Isulte, Albertine.

Isulte.

Voilà le déplorable événement qui comble mon malheur ! infortunée ! je n'ai donc plus rien à attendre que la mort, la mort sanglante. Encore est-ce le moindre de mes maux, puisqu'il les terminera tous.

Albertine.

Ô, ma chère maîtresse, ma chère amie ! je veux partager vos malheurs^{iv} : je ne pourrais vous survivre^v.

Isulte.

Albertine, laisses moi seule subir mon sort. Vis, au nom de l'amitié ; que le fer ménage tes jours : si jeune encore tu périrais !

Albertine.

Votre age n'est-il pas le mien ? — malheureuses que nous sommes toutes deux ! (on entend du bruit.)
Mais on vient. Ah ! Sans doute on nous apporte la mort !

[29]

Scene IV.

Isulte, assise, Albertine debout près d'Isulte, Oalde, amené entre des soldats de Geoffroy.

Isulte, restant assise, et immobile de douleur.

Mon pere !

(Oalde s'avance lentement. Il va s'asseoir en silence de l'autre côté.)

Isulte.

Mon pere ! je vous revois !

Oalde.

Oui, ma fille, tu me revois ; mais vaincu, mais captif... cette nuit encore j'étais un souverain ; et à cette heure je suis moins que le dernier soldat du comte de Créange.

Isulte.

Ah ! mon pere ! du moins vos jours sont-ils en sureté ?

Oalde.

Je l'ignore, ma fille. Mais peu m'importe. Si je puis assurer ton sort avant le coup fatal, je le verrai s'approcher sans détourner la tête.

Isulte, courant entre ses bras.

Ô cher auteur de ma vie ! je veux mourir avec vous.

Oalde, l'embrassant avec tendresse.

Pourquoi, mon enfant ? Le plus grand nombre de mes jours est écoulé ; le froid des ans qui se fait sentir à moi est un avant-coureur de celui de la mort. On n'avancera mon trépas que de peu d'instans ; le glaive du vainqueur ne fera que ce que la vieillesse eut bientôt fait. Toi, ma chere Isulte, ayes la fermeté de me survivre : tu es bien jeune, on ne peut t'oter l'honneur d'être sortie d'un sang illustre. Vas à la cour [30] de Lorraine. Le Duc, s'il ne te venge pas, au moins te donnera chés lui un asile proportionné à ton rang.

Isulte.

Vous redoublés mon desespoir. Ô, fatale journée !

Oalde.

Isulte, seches tes pleurs, et regardes ton pere ; imites sa tranquillité. Le malheur, ma fille, est le creuset où s'épure et se reconnait le veritable courage.

Isulte.

Mon pere ! mon pere ! je supporterai mes maux sans me plaindre, mais les vôtres ! ah ! j'y succomberais.

Oalde.

Cher enfant, ménages ton pere. Ta tendresse ébranle ma fermeté. Viens, que je te serre dans mes bras — Hélas ! Serait-ce pour la dernière fois ? Ô mon Isulte, chere et aimable fille ! ton malheureux pere se reproche ton existence, ta piété filiale ; il est cause que tu vas connaître les revers.

Isulte.

Les revers ! je n'en connais plus d'autres que de vous perdre, et de vous survivre — Mais ne reste-t-il aucun espoir ? Ce guerrier qui était cette nuit votre prisonnier, et qui semblait penetré pour vous d'estime et de tendresse ?

Oalde.

Je ne l'ai pas revu depuis mon desastre. A peine l'ai-je appercu dans la mêlée. Mais j'ai remarqué alors que ce généreux ennemi s'éloignait dès qu'il me voyait approcher.

Isulte.

Ah ! Sans doute, mon pere, il aura craint de vous combattre — [31] Et ces soldats, à qui vous aviés commandé de se rassembler pendant le pillage, d'attaquer le Comte de Créange, et de vous l'amener ?

Oalde.

Je ne sais s'ils auront pû se rallier. Sans doute, rien ne serait plus facile. J'ai remarqué que le soldat ennemi, sans ordre, sans discipline, ne s'occupait que de brigandage. Geoffroy n'a qu'une faible escorte ; si mes ordres pouvaient être suivis !... Quelqu'un vient.

Scene V.

Les precedens, Lenoncourt qui s'avance tristement, enveloppé dans son manteau.

Oalde.

C'est vous, brave jeune-homme ?

Lenoncourt.

Oui, mon pere, c'est moi (aux soldats qui gardent le comte.)

Eloignés-vous. Je reponds sur ma tête de votre prisonier. Votre souverain me l'a confié à cette condition.

Oalde.

Vous vous êtes donc rapellé d'un malheureux Prince ?

Lenoncourt.

Dieu plus que vous ne pensés, Comte. En arrivant au camp, ce matin, j'ai répandu de toutes parts le bruit de votre genereux procédé ; chacun l'admirait. Votre ennemi lui-même n'a pu vous refuser un juste tribut d'admiration ; son cœur noble et fier a redoublé pour vous d'estime. Il n'en a pas moins voulu achever sa conquête. Je ne lui ai [32] pas caché que je vous avais averti de l'assaut qu'il vous préparait. Alors il a fait ordonner une seconde attaque, et voilà comment vous avés été surpris.

Oalde.

Ah ! mon ami, quel coup du sort ! j'ai été maitre de votre liberté, de votre vie, et c'est vous qui maintenant disposés de moi.

Lenoncourt.

Mon pere ! je suis plus accablé que vous de votre malheur. Non, vous ne concevés pas ma situation. Elle est déchirante.

Oalde.

Peut-elle etre comparable à la mienne ? mon ami, votre ame est grande, sensible ; vous souffrés, et c'est la reconnaissance qui vous fait souffrir. Mais moi, malheureux souverain, déplorable pere, humilié, vaincu, je devore en secret mon opprobre. Il ne fallait rien moins que ce coup fatal pour me faire connaitre la haine. Je deteste l'auteur de mes maux, ce Geoffroy qui fut jusqu'à ce jour mon allié, et qui entre avec félonie sur mes terres, les devasté, se rend maitre de mon pays avant que je puisse songer à le defendre. Mais surtout, je hais cet imprudent que l'on m'a dit avoir fomenté la guerre, ce Lenoncourt qui a allumé le feu de la discorde ; voilà celui qui cause mes miseres. Oui, je le hais... Helas ! je hais pour la premiere fois.

Lenoncourt.

Comte ! ce Lénoncourt... c'est moi.

Oalde.

Qu'entens-je ?

Isulte.

Ah, Dieu !

[33]

Oalde.

Vous, Lenoncourt ? non, je ne puis le croire.

Lenoncourt.

Vous le croirés bientôt, Seigneur, quand je vous aurai détrompé sur le faux rapport que l'on vous a fait. Je conçois facilement que ne me connaissant pas, vous ayés pu vous y laisser surprendre. Mais aujourd'hui le pourrés-vous encore ? Avés-vous conservé pour moi l'estime que, peut-etre, j'ai meritée.

Oalde.

C'est vous, c'est votre personne, que j'estimais ; et puisque vous êtes le chevalier de Lenoncourt, je suis bien forcé de l'estimer aussi.

Lenoncourt.

Je vous jure donc sur mon honneur, que ce n'est point par mes conseils que le Comte de Créange est entré sur vos terres.

Oalde.

Eh bien, chevalier, je suis satisfait^{vi} d'etre detrompé.

Lenoncourt.

Sachés même que je me suis opposé de tout mon pouvoir à cette guerre, et que je n'ai obeï qu'à des ordres formels.

Oalde.

Je le crois, chevalier, je le crois.

Lenoncourt.

Et vous allés bien mieux me croire encore : cette nuit, vous m'avés apellé votre fils ; ce doux nom, apprenés qu'il a toujours été l'objet de mes vœux les plus ardents ; aprenés que votre fille, que la belle Isulte a toujours été ma Dame et Maitresse depuis le jour où l'amour lui-même l'a offerte à mes regards.

[34]

Oalde.

Quoi, Lenoncourt, vous aimés mon Isulte ? Et pourquoi me l'avoir caché cette nuit ? n'avez-vous donc pas vu l'estime et l'amitié que j'avais conçue pour vous ? Je vous desirais pour mon fils, et vous l'eussiez été en effet. En donnant ma fille au chevalier de Lenoncourt je l'eusse attaché à moi par des liens plus forts, plus sacrés que ceux qui l'unissent au Comte de Créange, et l'honneur et l'amour eussent alors été d'accord.

Lenoncourt.

Elle-même avait exigé que je vous dérobasse mon nom. Mais ne puis-je encore vous appeler mon pere ?

Oalde, avec noblesse.

Non, chevalier. Un souverain vous eut donné le rang de son fils ; mais l'infortuné que vous voyés, et qui n'est plus qu'une ombre vaine, doit refuser votre alliance.

Lenoncourt.

Mon pere ! vous devés m'accorder le prix de mon respect pour vous, et de ma tendresse pour Isulte.

Oalde.

Je suis sensible, chevalier à votre procédé noble et délicat ; mais vous me pressés en vain.

Lenoncourt.

Ah ! Seigneur, laissés vous toucher. Ne voyés-vous pas qu'en me faisant l'époux d'Isulte, j'ai mon pere et ma femme à défendre contre votre ennemi ? Le Comte Geoffroy m'aime ; il ménagera tout ce qui pourra me toucher. Donnés, donnés moi un titre pour m'élever en votre faveur, je vous le demande à genoux.

[35]

Oalde.

Relevés-vous, Chevalier — Songés que je suis votre prisonnier, et que je ne puis accepter vos offres.

Lenoncourt.

En les refusant vous faites mon malheur. C'est peu, vous faites aussi celui de votre fille. Oui, j'ose le dire, sachés, Comte, que j'en suis aimé.

Oalde, vivement.

Mon ami ! je le crois sans peine.

Lenoncourt.

Eh bien ! que ce soit elle autant que moi, qui vous touche — Mon Isulte, joignés-vous à moi, tombons aux piés de votre pere ; que nos tendres prieres le fléchissent !

Isulte.

Ne l'esperés pas, Lenoncourt. Me croyés vous moins de vertu qu'à mon pere ? — Non, Seigneur. Je veux partager vos sentimens et votre sort ; ne vous laissés pas fléchir ; je vous en donnerai l'exemple — ah ! cet effort me coute plus qu'à vous !

Lenoncourt.

Et vous aussi, ô ma douce amie ?

Oalde.

Bien, ma fille, ma chere fille !

Lenoncourt.

Vous me mettés au desespoir.

[36]

Scene VI.

Les precedens, un officier de Geoffroy.

L'officier de Geoffroy.

M. de Lenoncourt, accourés. Pendant que nos troupes dispersées se livrent au pillage, quelques guerriers de la ville rassemblés vers le chateau, ont surpris notre maître entouré d'un petit nombre des siens, il est pret à succomber. Courrés à son secours ; il est à la porte du chateau. Moi je vais par son ordre rapeller nos soldats.

Lenoncourt.

Ne perdés pas un instant ; j'y cours.

(L'officier de Créange sort)

Scene VII.

Isulte, Oalde, Lenoncourt, Albertine.

Lenoncourt.

Comte, mon devoir m'appelle de nouveau ; je ne connais plus que lui : je vole à la défense de mon souverain. Mais je réponds de vous sur ma personne et sur mon honneur. J'ai fait écarter vos gardes pour vous sauver un appareil douloureux ; je pourrais les faire approcher ; un [37] tel traitement est indigne de vous et de moi. Je croirai mon honneur et ma tête en sûreté sous la sauve-garde de votre parole. Donnez la moi donc que vous êtes mon prisonnier, et que vous ne vous éloignerez point.

Oalde.

Je vous la donne.

Lenoncourt.

Il suffit — Adieu, mon Isulte. Je vais combattre encore, et j'invoque pour être vainqueur, Dieu et l'Amour.

Scene VIII.

Isulte, Oalde, Albertine.

Oalde.

Vas, tu mérites, Isulte, d'être nommée ma fille. Sens-tu comme moi ce doux plaisir que donne l'honneur à ceux qui lui ont obéi ?

Isulte.

Ah ! mon père !...

Oalde.

Mais ce nouvel événement ! S'il se pouvait !... Dieu des armées, combats pour nous !

[38]

Scene IX.

Les précédents, un garde d'Oalde.

Le garde, accourant.

Bonheur ! Liberté !... Seigneur, hâtez-vous de me suivre ; vos gardiens sont éloignés, ils ont couru au secours de leur maître. Le reste de son armée est dispersé, sans aucun ordre ; nos amis attaquent le Comte Geoffroy vers la grande porte. Venez, derobés-vous par une issue secrète. Nous nous échapperons sans peine au travers du tumulte, des chevaux nous attendent, et nous conduiront bientôt loin de tout danger.

Oalde.

Mon ami, ce service est le plus signalé que mes fidèles sujets aient pu me rendre. Je reconnais leur zèle et leur tendresse, et je dois en profiter. Suivez mes ordres pour la dernière fois : Emmenez ma fille, conduisez-la vers René, Duc de Lorraine ; moi, je reste.

Le garde.

Quoi, Seigneur !...

Isulte.

Ah ! partez, mon père ; fuyez loin d'ici.

Oalde.

Que je parte, insensée ! et la vie, et l'honneur de Lenoncourt !

Le garde.

Le temps presse, Seigneur ; les instants sont précieux. Venez, venez.

[39]

Oalde.

Non, mon ami. Le lien le plus sacré me retient ici. J'en suis fâché ; mais je reste.

Le garde.

A quoi songés-vous, Seigneur ?

Isulte.

Ah ! mon père... Lenoncourt...

Le garde.

Seigneur ! j'entends... on vient — ah ! pour la dernière fois...

Oalde.

Non.

Le garde.

C'est le Comte de Créange, c'est votre ennemi !

Scene X.

Les precedens, Geoffroy, Lenoncourt, Soldats et Chevaliers de Créange portant des armes et des bannieres.

Geoffroy.

Sans vous, mon cher Lenoncourt, ma vie était en grand danger. Ce combat est, sans doute, le dernier effort des vaincus. J'ai fait donner de nouveaux ordres, et rallier mes troupes. (à Oalde.) Comte, ne craignés rien pour vos jours : je n'abuserai point du droit de la guerre.

Oalde.

Est-ce à ta parole que je dois croire ? n'étais tu pas mon allié lors de ton incursion sur mes terres ? Vas, [40] je recevrai la mort avec joie, si tu dois un jour en être puni. Et, sans doute, tu le seras.

Geoffroy.

Je permets la plainte au vaincu ; mais il doit se rappeler que la victoire lui interdit la menace.

Oalde.

Je te menace du courroux de Dieu et des hommes, parceque tu l'as trop mérité. Crois tu que la Lorraine voye mon malheur sans me venger ? bientôt le Duc justement irrité, s'armera et reduira en poussiere un vassal injuste et lâche.

Geoffroy.

Cesse d'espérer aucun secours. Dans ce tems d'anarchie, ou le trouble regne de toutes parts, chacun en garde contre ses voisins, prend peu d'intérêt aux querelles des autres princes. Je ne crains personne, pas même le Duc^{vii}. Je suis maître de mes états, et de mes conquêtes ; je ne connais d'autre loi que mon vouloir, et d'autre droit que celui de mon épée.

Oalde.

Je le sais ; tu n'en as jamais connu d'autre : l'honneur n'est pas fait pour toi.

Geoffroy.

Je t'ai fait prisonnier en tout honneur, et je te déclare vaincu, et privé de tes états.

Oalde.

Et moi, devant tes sujets et tes vassaux, je te déclare [41] traître et déloyal chevalier, indigne d'en porter le titre, indigne de commander ; je te déclare lâche. Tu n'es brave qu'à l'aide de tes soldats, et je jette mon gant devant toi pour soutenir mes discours.

Geoffroy.

Je ne suis brave qu'à l'aide de mes soldats ! Tu mens ! et pour le prouver, je releve le gage du combat. Tu sentiras que j'étais digne de te vaincre. Vas, tu es libre dès ce moment ; fais toi donner une armure. Je veux bien t'immoler de ma main.

Oalde.

Viens. Je commence enfin à t'estimer — Qu'on appelle les juges du camp, et qu'on aille ouvrir la barriere. (Pendant qu'un Ecuyer^{viii} du Comte de Boulay lui présente une épée, un casque et un bouclier, celui-ci parle bas au chevalier de Lenoncourt, en lui montrant Isulte qui est en larmes, ensuite il dit :)

Dieu ! qui connais le fonds de mon cœur, et la bonté de ma cause, daignes assurer mon bras, et fais éclatter ta justice !

Geoffroy.

Invoques ton Dieu. Le mien, c'est mon courage, marchons.

Isulte, s'elancant vers son pere, qui sort.

Arrêtés, mon pere !...

Le Comte, se degageant.

Lenoncourt, je te charge de la retenir.

[42]

Scene XI.

Isulte, Lenoncourt, Albertine.

Isulte.

Laissés, laissés-moi.

Lenoncourt.

Ô, ma douce amie, mon Isulte, demeurés ; où veux tu donc aller ?

Isulte.

Je me meurs.

(Lenoncourt et Albertine emportent sur un siege Isulte affaiblie.)

Lenoncourt à genoux à coté d'elle, et lui tenant la main.

Tournés sur moi les yeux, ame de ma vie. Vois ton Lenoncourt, ton chevalier, qui partage ta douleur amere.

Albertine.

Mademoiselle, ma chere maitresse !

Isulte.

Laissés, laissés-moi tous.

Lenoncourt.

Tu me repousses, ô mon Isulte ! Tu m'éloignes de toi ? Ah ! calmes, calmes ta terreur. Le Ciel combattra pour ton pere.

Isulte.

Ah, le Ciel ! quel secours tardif ! Lenoncourt, écoutes ; si tu m'aimes, au nom de ta tendresse, vas, voles à mon pere ; cours, ou le secourir, ou le venger.

Lenoncourt.

Qu'exiges-tu ?

[43]

Isulte.

Vas — Je suis ton épouse : c'est ton pere qui est en danger ; c'est pour lui que l'honneur te parle ; vas, te dis-je ; je n'écoute plus rien.

Lenoncourt.

Ton pere se bat en loyal chevalier. Le secourir serait l'outrager.

Isulte.

Eh ! S'il succombe !

Lenoncourt.

Alors, je te jure de le venger.

Isulte.

Vas plutot prévenir mon malheur — Ciel ! j'entens que l'on vient. Mon sort va donc être décidé !

Scene XII.

Les précédens, Geoffroy.

Isulte, l'apercevant.

Ah ! Grand Dieu ! mon pere est mort ! (elle s'évanouit, Albertine la soutient)

Lenoncourt.

Est-il bien vrai ?

Geoffroy.

Ah ! mon cher Lenoncourt, je ne le desire même pas. Tu vois un homme confondu, un vainqueur terrassé par la magnanimité de son adversaire ; ou plutot, tu me vois vaincu à mon tour, pénétré de repentir et d'admiration — non, tu ne sais pas combien ce qui est vraiment grand a du pouvoir sur mon ame !

[44]

Lenoncourt.

Je vous connais, Seigneur, bien mieux que vous ne le pensés. Qui connaîtrait le prix de la grandeur, si elle vous était étrangere ?

Geoffroy.

J'ai trop long-tems oublié qu'on ne peut être grand, sans être juste. Un seul instant vient de m'en faire souvenir, et je ne veux plus l'oublier de la vie.

Lenoncourt.

Mais encore, que s'est-il donc passé ?

Geoffroy.

A peine descendus dans le champ de bataille, j'ai été désarmé par Oalde. Je suis le maitre de votre vie, me dit-il, et je vous la donne. Je n'abuserai pas d'un coup que je dois plus, sans doute, au hasard, qu'à mes forces ; mais je ne vis que pour mon Isulte, pour ma fille ; sauvés la, qu'elle retrouve en vous un pere, et rendés lui la noble existence que vous etiés parvenu à lui arracher. A ce prix, je me livre à vous — Pénétré, saisi de ce que j'entendais, j'ai senti mes yeux se mouiller de larmes, un trait de feu a passé dans mon ame, j'ai embrassé vivement le Comte, en jurant de tout réparer ; et je tiendrai ma promesse.

Lenoncourt.

Et pourquoi lui-même ne vient-il pas ?

Geoffroy.

Ah ! mon ami, il est occupé à recevoir les hommages, les adorations de tout un peuple qui bénit sa victoire. Quel spectacle ! Tiens, moi, oui moi-même j'en suis attendri, et désormais je veux être aimé dans Créange, comme Oalde l'est dans ces lieux.

[44]

Scene dernière.

Les précédens, Oalde, Soldats qui le suivent.

Oalde, en entrant.

Que vois-je ? ma fille sans mouvement ? (il court à elle) Mon Isulte !

Isulte, ouvrant les yeux et avec un cri de joie.

Ah ! mon pere !

Oalde.

Oui, c'est moi, c'est moi qui vis encore pour t'aimer.

Isulte.

Mon pere ! je suis dans vos bras !

Oalde.

Oui, chere enfant ; et tombes dans ceux de ton epoux — Chevalier, je vous la donne.

Lenoncourt.

Ô, ma chere Isulte !

Geoffroy.

Ah ! Comte, que vous avés bien su vous venger de ma victoire ! Combien mon prisonnier m'a humilié ! et que votre vainqueur s'est trouvé petit auprès de vous ! Puissé-je tout réparer en souscrivant à cette union ! — Lenoncourt, tu connais mon amitié pour toi. J'étais sans enfans ; en t'adoptant, et ton aimable épouse, je croirai en avoir deux.

Oalde.

Bien, Geoffroy ! Vas, je n'ai jamais desespéré d'un brave homme. Vivons à l'avenir en bonne intelligence, au sein de la paix et du bonheur — Lénoncourt, fidélité pour ta femme, honneur, et courtoisie pour tous. Et rapellés-vous bien mes enfans que ce n'est pas tout perdre quand on sauve la vertu et l'honneur.

ⁱ Mis à la place de : « deux bougies » (barré dans le texte).

ⁱⁱ Mis à la place de : « Votre père » (barré dans le texte).

ⁱⁱⁱ Mis à la place de : « réponses » (barré dans le texte).

^{iv} Mis à la place de : « l'horreur de votre sort » (barré dans le texte).

^v Phrase supprimée (barrée dans le texte) : — Venés, barbares vainqueurs, venés achever votre triomphe ; venés egorger deux femmes, qui ne voudront pas survivre à tout ce qu'elles ont de plus cher au monde.

^{vi} Mis à la place de : « content » (barré dans le texte).

^{vii} Mot supprimé (barré dans le texte) : « René ».

^{viii} Mis à la place de : « officier » (barré dans le texte).